

tion en génération, ces Siciliens se sont fait une spécialité de cette pêche.

Peut-être même cela remonte-t-il à une très haute antiquité; en tout cas, la méthode employée par eux de harponner le poisson se pratiquait sur ces mêmes côtes, à l'époque romaine, et un grand nombre de lampes funéraires, retrouvées dans la région, en font foi par leurs vignettes représentant des thons ou des cétacés percés de harpons.

En face de Monastir, entre les îlots de Kouriat et la côte, les fonds de 40 mètres, qui constituent la passe préférée des thons, sont barrés, sur une longueur d'environ un kilomètre, par d'immenses filets, et cette barrière se termine par un cul-de-sac.

Assombrissant la transparence bleue des eaux par la masse de ces grands corps serrés les uns contre les autres, la tribu des thons arrive. L'avant-garde, étonnée de l'obstacle, le longe et s'engage dans la nasse. Au moment où, heurtant la paroi de la prison, elle veut faire un demi-tour, il est trop tard; la queue de la colonne pousse la tête; des centaines, souvent un millier de ces énormes poissons, empêtrés dans ce labyrinthe, y tournent en ronds, affolés; c'est la panique dans la foule; spectacle étrange à regarder, à travers cette profondeur de 40 mètres d'eau, qui fait paraître gros à peine comme des maquereaux, ces monstres, dont la plupart dépassent 1 mètre de longueur. Les guetteurs de la pêcherie, pour se rendre compte de la situation, se servent d'un appareil aussi original que peu compliqué: un tuyau de fer de diamètre assez large, souvent un simple seau de jonc, dont on a remplacé le fond par une plaque de verre, est immergé verticalement, de façon que les remous de la surface de l'eau, aplatis par la vitre, ne troublent pas la vision, et, en mettant les yeux à l'ouverture de ce télescope primitif, on aperçoit distinctement les scènes d'affolement de la bande. Les vieux pêcheurs n'ont pas même recours à ce procédé et télégraphient en signaux, à l'usine, le nombre évalué souvent à une vingtaine près, des thons ainsi emprisonnés.

Un jour de juin, à deux heures du matin, on nous signalait six cents thons dans les filets; la veille, on en avait pêché cinq cents, et l'avant-veille, trois cents.

À l'usine, aussitôt, le branle-bas commence; les chaudières, les boîtes, l'huile et le sel sont préparés pour la cuisson et l'emboîtage de ces futures victimes, pendant que les lourdes barques des Siciliens sont amenées sur le lieu du combat. Petit à petit, l'énorme poche aux mailles pourtant assez serrées faites d'un câble de près d'un centimètre de diamètre, est halée par une équipe d'une centaine d'hommes; ceux-ci,

montés sur quatre longs bateaux, les rapprochent de plus en plus, de façon à former une enceinte rectangulaire, la *chambre de mort*. Au centre de ce carré, une barque plus petite, celle où se tiennent, debout, dans le remous infernal, qui augmente de plus en plus, le "reiss" capitaine, qui commande la manoeuvre, avec le curé, et quelques-uns des patrons de la société.

Les hommes, hissant à grands efforts de bras le filet qui se fait de plus en plus lourd, chantent en patois sicilien, sur un rythme de mélodie, les litanies des saints et des saintes les plus populaires dans leur village: "Santa Catarina, Santa Rosalia, Santa Barbara," les appelant à l'aide et à favoriser leur pêche. C'est, au milieu du vacarme des vagues, un hymne d'une religiosité barbare qui pourrait s'adresser bien mieux au dieu Océan ou à quelque féroce divinité de la mer, à une époque de civilisation primitive.

Les thons sont ainsi remontés peu à peu, chaque verset de cette prose de mort scandant un mouvement de filet, une étape de plus vers l'agonie. Quelques-uns, dans des bonds démesurés, apparaissent par moments à la surface, et l'on commence à se rendre compte de la dimension de ces monstres qui atteignent parfois le poids d'un boeuf; des gerbes d'eau, de plus en plus hautes, jaillissent, inondant tout; la barque centrale se soulève sous les formidables coups de queue et de nageoires. N'ayant plus sur le corps la pression d'eau nécessaire, à demi asphyxiés, sentant l'angoisse de la fin, ces gigantesques poissons, dans un effarement indescriptible, cherchant une issue, se heurtent les uns les autres avec une violence terrible, se brisent la tête contre les bords des bateaux, crèvent par places ces solides réseaux qu'ils ne peuvent, malgré tout, rompre complètement. C'est une vertigineuse sarabande qui transforme cette turquoise étincelante, qu'est la mer en ce coin et à cette époque, en une montagne croulante d'écume dans laquelle apparaissent, comme des éclairs, les ventres d'argent et les dos nacrés des thons.

Le carré s'est rétréci de plus en plus; les barques se touchent et sont amarrées les unes aux autres, la "chambre de mort" est formée, la matanza, la tuerie, va commencer.

Les pêcheurs sont alignés derrière le bordage d'une des barques; les uns assomment à coups de barre les pauvres thons, les autres les harponnent et les hissent à bord, jetant dans le fond du bateau, derrière eux, pêle-mêle les uns sur les autres, ces grands corps pantelants; ils s'aplatissent à leur passage pour éviter les coups de queue ou de nageoires des agonisants, encore assez forts pour briser un bras ou une épau-

le. C'est un massacre où le sang jaillit partout, en gerbes qui vous giclent sur les vêtements et la figure, et vous aveuglent. La mer, maintenant, est devenue rouge, faisant une énorme tache de pourpre dans cette enceinte et autour des bateaux, et ce carnage continue pendant des heures, jusqu'à ce que le dernier membre de cette tribu ait été tué, que toute vie ait cessé dans le filet tout à l'heure si tumultueux.

Alors le "reiss," le capitaine de ces forbans, toujours debout dans son bateau, au centre du carré devenu silencieux, prend un seau, le remplit d'eau de mer rougie du sang des victimes, et le passe au curé; et celui-ci, d'un geste majestueux et large qui occupe tout cet horizon démesuré, trempe son bras dans cette eau et en asperge à pleine main ces pêcheurs, les bénissant en remerciant Dieu et les saints et les saintes de leur avoir accordé une bonne pêche.

La litanie reprend, entrecoupée de signes de croix; puis le "reiss" proclame le nombre de thons tués, et la part de prise à laquelle a droit chaque homme, ainsi que la ration de vin de Trapani au retour à l'usine.

Avant d'immerger de nouveau les filets et de les remettre en place pour la pêche du lendemain, il faut les raccommoder, et ce n'est pas la partie la moins curieuse de l'opération, car ce travail de broderie à la corde se fait en partie sous l'eau, les pêcheurs se mettant dans la mer, soutenus seulement par le fond de la poche, pour renouer les mailles brisées au cours de la bataille.

Puis on ramène, à la remorque d'un vapeur, le bateau-cimetière jusqu'à l'île de Ghadamsi où est l'usine, on débarque les morts et on les pèse; le poids varie de 70 kilogrammes pour les petits à 350 pour les gros. On les charge sur des trucs que des Arabes hissent jusqu'aux boucheries et aux chaudières. Là, tout est prêt pour recevoir les victimes: on pend les thons par la queue à des gibets; les pêcheurs du matin sont devenus bouchers, découpeurs, sauteurs, chauffeurs et cuisiniers; en peu d'instant, un thon, quelque gros qu'il soit, est décapité, déponillé de ses nageoires, dépecé, découpé, car tout dans l'animal est utilisable; avec les oeufs et les laitances on fait de la boutargue; avec les entrailles et les os, de l'huile pour la préparation des cuirs; on racle les squelettes et on les broie pour en extraire l'huile, tandis que la chair, jetée dans des chaudières différentes, suivant la beauté des morceaux, est mise sous huile ou sous sel; on cuit ou on sale, on met en barils ou en boîtes de toutes grandeurs, que l'on stérilise; et le lendemain matin, au moment où nous repartions pour une nouvelle pêche, les six cents thons qui folâtraient